

La BD incarnée *Batman de Tim Burton*

Yves Lafontaine

Denys Arcand
Number 44-45, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23164ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lafontaine, Y. (1989). Review of [La BD incarnée / *Batman de Tim Burton*]. *24 images*, (44-45), 96-97.

LA BD INCARNÉE

par Yves Lafontaine

Tim Burton, 31 ans, une filmographie brève (trois longs métrages) et une trajectoire qui a la forme, bien caractéristique dans le cinéma actuel, d'un escalier vertigineux. Première marche: *Pee Wee's Big Adventure*, un budget relativement faible et un succès enviable dû au phénomène de Pee Wee Herman, dont la popularité accorde au film une seconde vie en tant que film-culte. Deuxième marche: *Beetlejuice*, un budget plus consistant, bonne distribution et grand succès. Le grand public accompagne le réalisateur dans sa montée. Troisième marche enfin: une production colossale (plus de 40 millions \$), adaptation d'une BD très populaire (et l'on sait que les résultats ne sont généralement pas édifiants), et un déferlement publicitaire dément (qui n'a de comparaison que celui de la trilogie des *Star Wars*) pour un film très attendu (dans certaines grandes villes américaines, les amateurs ont payé 7,50 \$ pour voir un extrait du film et quitter la salle avant le programme principal). Autant de conditions qui ont rarement engendré de grandes œuvres. Or, contre toute attente, *Batman* n'est pas vraiment un film qui répond à des impératifs commerciaux, c'est un beau film, et même un grand film (à la limite, on peut parler d'anti-«cinéma d'action», le personnage de Batman correspondant peu à cet objet de culte que les fans se plaisent à vénérer).

Et cela parce que *Batman* remplit le programme qu'il s'est donné: renouveler, à partir de multiples références architecturales et graphiques, l'imagerie des décors et des costumes de la BD d'origine. Le Batman de Tim Burton n'a rien à voir avec Superman, symbole par excellence du héros américain défenseur de la veuve et de l'orphelin (ses motivations sont plus personnelles, plus égoïstes). Il ranime plutôt l'univers tordu, les personnages

Le Joker
(Jack Nicholson),
son éternel
sourire...

... et son
dernier numéro



désaxés, les emprunts à l'expressionnisme et au cartoon, ainsi que l'humour absurde des deux précédents films du cinéaste (ce qui était presque la chose la plus facile). Mais surtout, le film se confronte à de multiples enjeux cinématographiques, jouant de déséquilibre avec le rythme et les personnages, et se risquant dans un genre, le fantastique, qu'il maîtrise et dynamise.

Tim Burton vient du cinéma d'animation et ne se considère pas comme un cinéophile (encore que...), mais il est indéniablement cinéaste. Force des plans, beauté des décors lorgnent du côté des images caractéristiques du cinéma gothique (E.G.

Ulmer, etc.) et en retrouvant la poésie, le trouble. Le fantastique, ici, repose moins sur un savoir-faire (il y en a, mais le film ne s'y limite pas) que sur une élaboration formelle cohérente: la ville de Gotham, par son type d'architecture — un mélange de gothique, d'industriel et d'art déco — devient le symbole de la décadence d'une ville qui transpire de corruption.

La texture rugueuse du film est prise dans le rets d'un cadre, d'une lumière et d'un montage, mais aussi dans une structure dont elle devient solidaire. Cela est aussi vrai du corps des acteurs. À un moment où le cinéma américain, assez



Batman
(Michael Keaton)
et la reporter
photographe
Vicki Vale
(Kim Basinger)

infatué de son histoire et de ses propres références, ne sait trop que faire des corps ni quelle place leur donner dans sa rhétorique, *Batman* nous donne à contempler, étrangement, des corps qui dépassent leur rôle fonctionnel, propre à traduire les seules émotions décrites dans le scénario.

Dans la mise en scène cinématographique de personnages de bandes dessinées, le corps des acteurs est toujours en trop. Quand il s'agit de personnages connus et d'acteurs reconnus, ils le sont doublement. Aussi la rencontre de Jack Nicholson/Joker tient-elle du miracle: la star de cinéma se confond exactement avec la star de la BD. Le travail admirable des maquilleurs et costumiers s'unit au talent de Nicholson (jeu savant de mimique, démarche, port du corps) pour faire disparaître le corps de l'acteur au profit de celui du personnage.

Pour incarner Batman, Michael Keaton est plus subtil et effacé. Autant son personnage de *Beetlejuice* pouvait être extraverti, hors norme, autant celui de Bruce Wayne/Batman est introverti, joué en creux. C'est un être tourné sur lui-même, hanté par la mort tragique de ses parents. À la limite il pourrait s'agir d'un déséquilibré, tout de même différent et moins nocif que le Joker. La métamorphose qui s'est opérée chez Keaton de Beetlejuice à Batman est surprenante. On est peu habitué aujourd'hui à retrouver sur les écrans ces acteurs complets, capables de rendre leur corps si peu encombrant qu'ils donnent une impression de transparence, comme disparaissent selon Kleist

les lois de la pesanteur chez les meilleurs danseurs.

Par ailleurs, le travail de Burton prend une toute autre dimension à travers la déformation des visages. On sait que dans les bandes dessinées de DC Comics, la dimension sadique était très importante. Les sévices corporels, la torture mentale et physique s'appliquaient dans presque toutes les situations. Cette dimension, absente dans la série télévisée, se retrouve dans le film. En effet, *Batman* donne à voir des corps torturés, métamorphosés par la douleur ou la souffrance: la moue de Batman, dont la cause est sans doute plus psychologique que physique; le visage des victimes du Joker défigurées par un rictus effroyable; celui aussi d'Alicia, le mannequin qui devra porter un masque de porcelaine pour cacher les traitements que lui a infligés le Joker; et surtout le visage du Joker. Tombé dans un bassin d'acide à la suite d'un duel avec Batman, il doit subir une chirurgie plastique sauvage. Cette transformation physique vient corrompre l'équilibre psychologique et les motivations du gangster. Il n'est plus un gangster, il est l'incarnation du Mal. Il ne tue plus pour voler et s'enrichir, il tue par frénésie «artistique». Le Joker se considère donc comme un artiste dans l'art de tuer et de détruire. Son personnage de psychopathe dément, qui rappelle celui de Hopper dans *Blue Velvet*, est une métaphore du malaise actuel de la société américaine et de la violence urbaine.

Singulière progression que celle de Tim Burton. Il ne se contente pas, avec les

moyens de plus en plus grands qui lui sont accordés, d'amplifier simplement tout ce qui a fait sa réputation (un humour absurde, le goût de la mascarade et des personnages hors-norme). Il s'engage dans une voie cinématographique bien personnelle où, avec le souci de l'artisan, il redécouvre la beauté du cadre, le rythme du montage, le poids des dialogues et des silences, l'importance du corps et du visage de l'acteur.

Passionné par le matériau cinématographique, Burton prend tout son temps et nous convainc que le cinéma est aussi fait de personnages et de visions. Toutefois, cette matière qu'il prend à bras-le-corps lui résiste quand même un peu, dans la mise en scène surtout, mais sa volonté de faire œuvre donne au film une tension, une intensité autrement plus fécondes que s'il s'était limité à un montage rapide et précis, à une avalanche de rebondissements et à un filmage sans profondeur ni rugosité. Tim Burton vient ici confirmer sa réputation de cinéaste délirant, doté d'un imaginaire d'une violence et d'une poésie incroyables. Je ne sais si le cinéma est en fin de course, comme on se remet à le dire, mais un film comme *Batman* (dont l'analyse n'est ici qu'entamée) lui redonne un souffle formidable. ●

BATMAN

É.-U. 1989. Ré.: Tim Burton. Scé.: Sam Hamm et Warren Skaaren d'après les bandes dessinées de Bob Kane. Pho.: Roger Pratt. Mont.: Ray Lovejoy. Mus.: Danny Elfman et Prince. Int.: Jack Nicholson, Michael Keaton, Kim Basinger, Jack Palance, Robert Wuhl, Billy Dee Williams, Pat Hingle, Jerry Hall, Michael Gough, Lee Wallace. 128 minutes. Couleur. Dist.: Warner.